



Présentation

La culture, les cultures : quelles approches sémiotiques ?

Verónica Estay Stange**

Mariana Luz Pessoa de Barros***

Un des socles de la sémiotique greimassienne est, on le sait, le *principe d'immanence*. Débattu, critiqué, amendé, ce principe résiste ; il a donné lieu récemment à d'importants travaux de nature à stimuler son développement (Ruiz Moreno et Zinna, 2014). Ainsi, l'extension du principe d'immanence a ouvert deux grandes voies de recherche qui semblent marquer les réflexions contemporaines : la voie *phénoménologique* et la voie que nous appelons *praxéologique*. Cette dernière est centrée sur les pratiques et les échanges communicatifs qui structurent des communautés d'appartenance. Ces deux orientations – contenues en germe dans les réflexions d'A. J. Greimas –, ont mobilisé des notions provenant de l'usage courant ou d'autres domaines de spécialité et qui, une fois (ré)définies, approfondies et conceptualisées, ont pu voir leur statut enrichi et leur fonction réarticulée au sein de la théorie sémiotique. Ce fut le cas, lors du *tournant phénoménologique*, de termes comme celui de « perception », de « figure » ou de « corps » ; et, au sein du *tournant praxéologique*, de termes tels que « justesse » (Bertrand), « ajustement », « contagion » (Landowski) ou « forme de vie » (Greimas, Fontanille). Le présent numéro d'*Estudos Semióticos*, consacré à la notion de « culture », s'oriente dans ce même sens : si ce terme flou, polysémique et usé jusqu'à la corde, est couramment employé dans notre domaine (comme dans beaucoup d'autres) en rapport avec tel ou tel objet, est-il possible de le revivifier en le *sémiotisant* afin de l'intégrer au métalangage ? On doit aussi se demander si la sémiotique a vraiment besoin d'un tel outil conceptuel... Et si la réponse était négative, quelle

* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2021.188863> .

** Enseignante à l'Institut d'études politiques de Paris, France. E-mail: veronicaestay@hotmail.com . ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-9281-0630> .

*** Enseignante au Departamento de Letras da Universidade Federal de São Carlos (UFSCar), SP, Brésil. E-mail: maluzpessoa@gmail.com . ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-1662-2125> .

serait la spécificité des termes dont elle dispose pour rendre compte de l'objet que celui-là recouvre ?

Saussure lui-même (1916), on le sait bien, définissait la « sémiologie » comme « l'étude de la vie des signes *au sein de la vie sociale* » : il dressait, au fond, un programme plus socio-anthropologique que linguistique. De fait, si on relit les premières réflexions proprement sémiotiques, on constate le caractère central qui est conféré à l'étude de *la* culture ou *des* cultures : « l'universalité de la culture et les spécificités culturelles constituent une des visées de la théorie sémiotique qui cherche à les atteindre et à les analyser systématiquement à travers la diversité des sémiotiques saisissables comme des axiologies, et définissables comme des modèles d'action et de manipulation » (Greimas et Courtés, 1979, entrée « sociosémiotique »). Cependant, on observe en même temps une grande difficulté à établir une définition précise du terme, qui a souvent été écarté au profit d'autres tels qu'« univers sémantique », « univers social », « connotation sociale » et, plus tard, « forme de vie ». La profusion lexicématique illustre le flottement conceptuel.

Malgré cela, pourtant, l'approche sémiotique de la notion de « culture » s'est développée de manière claire et déterminée à partir de deux grands paradigmes : celui qui, faisant appel à l'anthropologie, était fondé sur la catégorie culture/nature, et celui qui, suivant les propositions de Youri Lotman autour de ce qu'on appelle en propre la « sémiotique de la culture », relève d'une autre catégorie, moins prévisible : culture/a-signifiante.

Concernant le premier paradigme, en rapport étroit avec l'anthropologie lévi-straussienne, il repose sur le postulat sémiotique fondamental que la catégorie culture/nature est elle-même culturellement déterminée. L'une et l'autre sont donc considérées comme des univers sémiotiques, cette « nature » inévitablement « culturalisée » renvoyant à ce qu'on appelle la « sémiotique du monde naturel » – un monde structuré lui-même comme un langage. Dans ce cadre, les travaux de Philippe Descola (2005) – qui, à partir d'une typologie des formes de relation entre soi et non-soi, remettent en question l'approche de Lévi-Strauss – invitent à (ré)interroger les frontières sémiotiques entre nature et culture, ainsi que « les limites de validité des mouvements de généralisation que [la sémiotique] opère » (Fontanille et Couégnas, 2018). De son côté, Clifford Geertz – qui questionne également la position lévi-straussienne à cause de ce qu'il considère comme un excès d'abstraction et de distance par rapport à l'expérience de terrain – confirme néanmoins le lien étroit entre sémiotique et anthropologie de la culture lorsqu'il définit cette dernière comme une « interprétation des interprétations » ; comme « ces toiles [de sens] et leur analyse ; donc, non pas comme une science expérimentale en quête de lois, mais comme une science interprétative, en quête de sens » (1989, p. 4). La dimension méta-sémiotique fait dès lors partie de la définition de la culture.

Quant au second paradigme, l'opposition entre culture et « a-signifiante » au sein de la « sémiotique de la culture » se fonde sur le concept de « sémiosphère », en miroir avec celui de « biosphère ». *Grosso modo*, la sémiosphère peut être conçue, soit comme un ensemble hétérogène de formations sémiotiques qui se situent à différents niveaux d'organisation, soit comme le « grand système » au sein duquel convergent les processus communicatifs issus de divers micro-systèmes modélisants (Lotman, 1996). La biosphère englobe l'ensemble des organismes vivants ; la sémiosphère, quant à elle, concerne l'univers culturel, dont le propre est la réflexivité (capacité d'auto-description). Au sein de la sémiosphère, des mécanismes bilingues permettent d'assurer, sous la forme de la « traduction », les échanges entre l'intérieur et l'extérieur. Alors que l'espace intérieur est perçu comme ordonné et sûr, l'espace extérieur, même lorsqu'il est occupé par d'autres sémiosphères, tend à être considéré comme relevant d'un autre ordre d'organisation, plus ou moins inquiétant, et même, selon des positions radicalisées, comme une négation de la « culture ». Or, si l'espace intérieur est « ordonné », il n'est pas pour autant homogène. Les structures situées au centre se révèlent plus inactives et inertes que celles de la périphérie, qui sont extrêmement dynamiques et variables en raison de leur proximité avec l'extérieur (l'« étranger »), et de leurs échanges constants avec lui. Les travaux plus récents développés en sémiotique autour de ce paradigme – y compris ceux qui composent ce numéro – tentent d'une part d'approfondir l'étude des mouvements qui s'opèrent entre noyau et périphérie au sein d'une même culture, ainsi que les processus de traduction interculturelle (cf. Lorusso, 2019). D'autre part, ils continuent à explorer l'*autre* de la « culture » – le « jamais dit », le « jamais imaginé » (Lancioni, 2005), l'« a-signifiante », voire le « sémio-néant » (Leone, 2012) –, en précisant sa définition et en se demandant dans quelle mesure il est lui-même susceptible de faire l'objet d'une systématisation (cf. la « typologie des incultures » proposée par Leone, *id.*).

À la suite des questionnements du principe d'immanence en sémiotique, est venu s'ajouter aux deux paradigmes qu'on vient d'évoquer – culture/nature et culture/a-signifiante – un troisième, qui marque le *tournant praxéologique* proprement dit. Il est en effet fondé sur l'étude de la praxis, au-delà du seul « univers sémantique » que Greimas et Courtés considéraient comme coextensif à la notion de « culture ». D'une certaine manière, de la culture comme texte on est passé à la culture comme pratique. Les termes de « style » (Discini, 2015), « style de vie » (Landowski, 1998) et « forme de vie » (Greimas, 1993) – dont les différences sont précisées par plusieurs auteurs de ce dossier – rendent compte de cette transformation. En particulier, le concept de « forme de vie », désignant des principes de conformation et d'organisation collectives qui renvoient à des formes de langage (Wittgenstein), a permis de reconnaître la cohérence d'expressions en principe hétérogènes, en les associant à des contenus

d'ordre narratif, axiologique ou passionnel (cf. Fontanille, 2017). Dans ce cadre, il a été intéressant de s'interroger, comme le font quelques-unes des contributions ici présentées, sur les rapports entre le concept de « forme de vie » et celui de « culture » : sont-ils équivalents – auquel cas le premier est sans doute plus opératoire car moins polysémique – ou bien y a-t-il entre les deux des différences de degré ou d'extension – la « culture » pouvant désigner par exemple, moins une « forme de vie » stabilisée qu'un entrecroisement de formes de vie plus ou moins ajustées entre elles ? Enfin, est-il possible d'envisager une *sémiotique de la culture* (différente de celle de Lotman) fondée sur la reconnaissance d'« archi-formes de vie » (Colas-Blaise, 2012) qui intégreraient les formes de vie particulières sur la base d'une structure symbolique commune (cf. Basso, 2017) ?

Ces pistes de recherche, rattachées à trois paradigmes différents et complémentaires, s'orientent vers la possibilité de consolider une « théorie sémiotique de la culture ». Dans ce même but, elles mettent en évidence la nécessité d'établir ou de poursuivre le dialogue entre notre discipline et celles qui s'intéressent, de près ou de loin, au même objet – anthropologie sociale et culturelle, ethnologie, sociologie, études culturelles, etc. Il s'agit donc d'identifier leurs convergences et leurs divergences du point de vue théorique et méthodologique, afin de mieux reconnaître la spécificité de la sémiotique dans l'approche des pratiques et des objets culturels. C'est là le cœur du projet de ce numéro d'*Estudos Semióticos*.

1. Théoriser la culture

La première partie, « Théoriser la culture », s'oriente clairement dans cette direction. Composée de cinq articles, elle s'attache à discuter et à conceptualiser la notion de « culture », en essayant de déterminer sa place dans l'architecture de la théorie sémiotique et en explorant les conditions de son intégration au métalangage. Dans ce but, les différents textes de cette section confrontent la sémiotique à d'autres disciplines centrées sur l'étude de la culture, et notamment l'anthropologie – dont l'histoire est également retracée.

Dans "A utilização do conceito de cultura em semiótica", José Luiz Fiorin (Universidade de São Paulo – USP) revient sur les textes classiques de la sémiotique afin d'établir un dialogue avec la pensée de différents anthropologues. En considérant la manière dont la culture est conçue et appréhendée dans d'autres domaines, il s'interroge, du point de vue sémiotique, sur le rôle de ce concept dans la constitution de l'univers sémantique, ainsi que sur ses rapports avec la langue. Sur cette base, il approfondit le problème spécifique des auto-descriptions culturelles (Lotman, 1981) à partir du cas de la culture brésilienne

où, sous une apparente valorisation de la mixité, se cache une volonté de domination et d'exclusion.

Dans le deuxième article de cette partie, intitulé "Semiótica e cultura: campos do conhecimento", Norma Discini (Universidade de São Paulo – USP) s'interroge également sur la définition de la culture. À partir de la notion de « champ » de Bakhtine (2003), elle propose de concevoir les champs de la connaissance comme des articulations sémiotiques de la culture. Elle met alors en parallèle la littérature et l'historiographie, entendues comme des champs déterminés par des régimes particuliers de totalisation du sens. Elle en conclut que chaque champ, associé à des pratiques et à des formes de vie spécifiques, articule la culture à sa manière. Sur la base de ces réflexions, l'auteure tente d'appréhender l'*ethos* de la littérature et celui de l'historiographie, en les envisageant chacun comme une *hexis* corporelle spécifique (Fontanille, 2008).

Dans l'article "Nello specchio dell'antropologia: la natura, la cultura, il semiotico", Franciscu Sedda (Università di Cagliari) analyse différentes approches anthropologiques des rapports entre nature et culture. En dépit de la diversité des perspectives et des méthodes, il parvient à en montrer la cohérence et à en démêler les relations complexes, qui passent souvent inaperçues. En proposant une réarticulation entre « natures » et « cultures » (au pluriel), l'auteur met l'accent sur la dimension relationnelle de la sémiotique. De ces réflexions, on retient surtout ce qu'elles apportent quant aux possibilités de dépassement d'une étude de la signification circonscrite à « l'humain ».

En continuité avec les réflexions sur le rapport entre sémiotique et anthropologie, « Retour vers la culture. La sémiotique et ses virages anthropologiques », de Ludovic Chatenet (Université Bordeaux Montaigne) et Angelo di Caterino (CeReS, Université de Limoges), montre comment la « sémiotique post-greimassienne », tournée vers les pratiques et l'expérience, renouvelle, notamment à partir des propositions de Latour et de Descola, le dialogue entre ces deux disciplines, en discutant la notion de culture du point de vue des collectifs et des ontologies. Les auteurs suggèrent que, si l'anthropologie structurale lévi-straussienne a réalisé le projet d'une sémiotique de la culture, elle peut être comprise également comme une sémiotique de terrain.

Pour clore cette première partie du dossier, dans « Les formes de vie entre pratiques et cultures, styles et idéaux de vie », Jacques Fontanille (CeReS, Université de Limoges) et Alain Perusset (Université de Lausanne) réfléchissent aux « formes de vie », problématique qu'ils considèrent comme emblématique du nouveau rôle que la sémiotique a été amenée à assumer au sein des sciences de la culture depuis le « tournant anthropologique » des années 90. En reconnaissant l'opacité du concept en question, les auteurs s'attachent à le

préciser. Dans ce but, leur démarche consiste à étudier les manifestations des formes de vie dans l'expérience sensible ; à confronter ce terme avec la notion voisine de « styles de vie » ; à examiner la manière dont il participe à la caractérisation des pratiques et des objets ; et à expliciter la relation qu'il entretient avec le concept de « sémiosphère ». Sur cette base, ils introduisent enfin le concept d'« idéal de vie ».

2. Identité, altérité, frontière

La deuxième partie de ce volume, « Identité, altérité, frontière », aborde de manière plus spécifique le problème des rapports entre l'intérieur et l'extérieur de la culture (et *des* cultures), ainsi qu'entre *soi* et *l'autre*. Les quatre contributions qui figurent dans ce volet, tantôt théoriques, tantôt analytiques, montrent le caractère dynamique de ces rapports tels qu'ils se manifestent dans les opérations de traduction, d'adaptation, d'appropriation et d'accueil, entre autres.

Dans ce sens, l'article d'Eduardo Yalán Dongo (Universidad de Lima y Universidad Peruana de Ciencias Aplicadas – UPC), José Miguel Guerra (Universidad Peruana de Ciencias Aplicadas – UPC) et Robinson Campos (Universidad de Salamanca), “De la frontera al umbral: transformaciones de la *semiosfera* cultural en Lotman y Zilberberg”, propose une amplification du modèle de sémiosphère de Lotman, en prenant comme base la grammaire tensive de Claude Zilberberg. Pour les auteurs, la sémiosphère, envisagée *en acte* et dans une perspective expérientielle et décentrée, ne se réduirait pas à des asymétries statiques entre centre et périphérie. En effet, conçue comme une « sémiosphère des seuils », elle supposerait également des déplacements horizontaux et centrifuges. Suivant cette hypothèse, l'article effectue une révision critique des travaux représentatifs de Lotman et de Zilberberg, à la recherche d'une possible articulation entre les deux approches.

De son côté, la contribution de Juan Manuel Montoro (Universidad de Santiago de Compostela) et Sebastián Moreno Barreneche (Universidad ORT Uruguay), “Towards a Social Semiotics of Geo-cultural Identities”, propose un modèle d'approche sémiotique des « identités géo-culturelles », conçues comme des identités collectives ancrées dans un espace géographique spécifique. Après avoir présenté les fondements théoriques de ce projet, les auteurs établissent une typologie qui repose sur l'articulation entre *continuité* et *discontinuité*. Cette typologie fait apparaître quatre types d'identités géo-culturelles – nationales, transnationales, supranationales et sous-nationales –, dont les rôles spécifiques dans la construction du sens sont analysés.

Dans une autre perspective, Silvana Citlalli Torres Campoy (Universidad Nacional Autónoma de México – UNAM y Universidad Intercultural del Estado

de México – UIEM), dans “La apropiación de los saberes tradicionales en México: una perspectiva semiótico-pragmática”, se penche également sur la question des identités, en prenant pour objet la médecine traditionnelle au Mexique. Cette dernière joue un rôle majeur dans la préservation de la diversité culturelle du pays, en faisant partie des symboles des cultures indiennes qui l’ont développée et mise en œuvre depuis de longues générations. L’auteure étudie la manière dont ces savoirs et ces pratiques – parmi d’autres – ont fait l’objet d’une appropriation de la part d’agents qui cherchent à en tirer bénéfice. En prenant appui sur la théorie sémio-pragmatique de Peirce, elle explore les enjeux de cette forme d’appropriation rendue possible par le processus de transmutation de symboles et de transformation de croyances, en mettant en évidence les inévitables frictions symboliques qui ont lieu dans l’interaction entre cultures.

En poursuivant la réflexion sur l’interculturalité, “Entre o peixe e o xamã: processos semióticos no encontro intercultural”, d’Alexandre Marcelo Bueno (Universidade Presbiteriana Mackenzie), s’appuie sur la sémiotique discursive, ainsi que sur la sémiotique de la culture, afin d’éclairer ce phénomène. En considérant la langue et le discours comme des indices de la réception de la culture du migrant, cet article identifie les types de réaction possibles de la part de la société d’accueil, en l’occurrence la société brésilienne contemporaine. Pour cela, deux exemples sont analysés : la traduction d’une figure religieuse de la culture Aymara, et la normalisation de la présence d’un plat peu habituel en Occident, le sashimi. À partir de ces cas, l’auteur étudie l’étrangeté et la familiarité de sens que peut produire la rencontre entre deux cultures.

3. Culture, engagement et politique

Par ailleurs, au regard des approches « engagées » et « militantes » de la culture développées de nos jours notamment dans le domaine des *études culturelles*, se pose inévitablement la question de la « juste distance » du sémioticien. Cette question est encore plus prégnante face à des objets qui, loin d’être « neutres » à ses propres yeux, le contraignent à prendre position. Si la sémiotique a par définition une vocation « critique » (cf. Marrone, 2017), sa visée *objectivante* impose néanmoins un regard « distancé » – sorte d’« epochè » épistémologique. Dans ce cadre, on peut se demander ce qu’il en est de principes éthiques comme l’« engagement » et l’« implication » (cf. Alonso, Bertrand, Darras et Di Sciullo, à paraître), principes auxquels les *études culturelles* – avec leur vaste déclinaison : *Post-colonial Studies*, *Memory Studies*, *Trauma Studies*, etc. – confèrent un sens pleinement politique, en les élevant au rang de règle méthodologique.

Trois articles consacrés à cette problématique composent la troisième partie du dossier, intitulée « Culture, engagement et politique ». Dans “Gesto

teórico, gesto político. A semiótica diante dos *Cultural Studies*, Verónica Estay Stange (Sciences Po, Paris) propose précisément une confrontation entre ces deux champs disciplinaires, en s'interrogeant sur les défis que les phénomènes culturels « extrêmes » posent à la sémiotique. Son point de départ pour cette réflexion est sa propre expérience en tant que chercheuse dans le domaine de la mémoire de la dictature chilienne, d'un côté, et en tant que membre d'une famille marquée par cette histoire, de l'autre. En reprenant des considérations développées de manière conjointe avec Raphaël Horrein, elle réfléchit alors aux points de rencontre et de rupture entre « geste théorique » et « geste politique », et entre sémiotique et *études culturelles*, sur un horizon éthique.

Le sujet de la mémoire réapparaît dans l'article de Mario Panico (Università di Bologna), "Longevità della cultura. La memoria al vaglio semiotico", qui s'intéresse à la corrélation culture-mémoire proposée par Lotman et par des chercheurs de l'École sémiotique de Tartu. L'auteur introduit le concept de « longévité », conçu en tant que « durabilité sémantique » de certains textes et codes associée à des traits spécifiques et communs à la culture et à la mémoire, tels que leur caractère relationnel et rétrospectif ou leur dimension diachronique. En outre, il met en rapport la longévité avec les processus de filtrage et d'oubli, afin de souligner la composante politique de la culture et de la mémoire dans la théorie sémiotique.

Dans "A doméstica como síntese do racismo brasileiro : discurso, formas de vida e cultura", Matheus Nogueira Schwartzmann (Universidade Estadual Paulista – UNESP) poursuit la réflexion sur une sémiotique qui « ne refuse pas l'histoire, ne refuse pas la dimension sociale et culturelle du discours, car elle prend le sens comme objet, dans la tension entre le social et l'individuel, dans la temporalité du monde et du discours lui-même ». L'article commence par une discussion théorique sur les pratiques et les formes de vie, ainsi que sur les « archi-formes de vie » (Colas-Blaise, 2012). Il examine ensuite le statut sémiotique du lexème « doméstica » – « bonne à tout faire » – et ses utilisations au Brésil à travers l'histoire. Pour finir, il approfondit l'organisation et le fonctionnement de l'archi-forme de vie du racisme dans la société brésilienne, en mettant en évidence les opérations intertextuelles et inter-discursives, de traduction et d'interprétation, qu'elle mobilise.

4. Marginalités et crises culturelles

Enfin, le syntagme « sémiotique et culture » nous invite non seulement à interroger la définition et les présupposés épistémologiques de la notion de culture, mais aussi à réfléchir à la manière dont la sémiotique peut rendre compte, plus concrètement, de telle ou telle culture, micro-culture, ou sous-culture, en soumettant ses outils conceptuels à l'épreuve des objets et des phénomènes

culturels contemporains. On peut penser aux pratiques quotidiennes en apparence les plus « banales », dont la profondeur est encore en attente d'être révélée (cf. Marsciani, 2017). Mais on peut penser également aux grandes « crises » de la culture – de la « viralité informatique » à la « viralité pandémique », en passant par les conflits migratoires et les effondrements économiques. Intensifiant certains traits structurels du collectif confronté à la menace, ces moments de crise permettent de les appréhender de manière « amplifiée ». Et, conduisant le système culturel vers un haut degré d'« entropie », ils offrent la possibilité d'étudier les changements de direction, l'émergence de nouvelles formes d'organisation, ainsi que les problèmes d'apprentissage, d'appropriation et de transmission (cf. les sujets traités au sein du Séminaire de Sémiotique de Paris en 2014-2017). Que ce soit sous la forme de l'« événement » (Zilberberg), de l'« accident » (Landowski) ou de l'« explosion » (Lotman), ces moments privilégiés pour analyser le fonctionnement et les dynamiques de transformation des pratiques culturelles, des croyances et des idéologies, constituent également un défi pour les modèles théoriques et méthodologiques, que le chercheur peut être amené à réinterroger, à modifier, voire à réfuter.

Tels sont les sujets abordés par les cinq articles qui intègrent la quatrième et dernière partie du dossier, « Marginalités et crises culturelles ». Du côté des « cultures marginales », on y retrouve des analyses autour de la « paresse » comme pratique collective, du complotisme au Brésil et de la narco-culture mexicaine. Du côté des crises culturelles, deux phénomènes majeurs, qui marquent la société contemporaine, sont analysés : la « post-vérité » et le Covid-19.

Dans “Culture and Politics of Laziness: From Fairy Tales to Oblomov and Bartleby”, Gianfranco Marrone (Università di Palermo) défend l'hypothèse que la paresse n'est pas seulement une propriété psychologique attribuée à un sujet individuel, mais qu'elle peut devenir une passion collective et se constituer en une forme de rébellion contre ceux qui, dans le cadre d'une certaine culture, considèrent l'activité comme le bien suprême. En analysant différents textes littéraires représentatifs, l'auteur montre que, en *résistant* à sa manière, le paresseux est loin d'être un sujet qui « ne fait rien ».

De son côté, Paolo Demuru (Universidade Paulista – UNIP), dans “Teorias da conspiração e populismo messiânico no Brasil contemporâneo: uma perspectiva semiótico-cultural”, réfléchit de manière critique aux rapports entre le populisme et les théories complotistes au Brésil, dans une perspective sémioculturelle qui dialogue avec les études portant sur la « glocalisation ». Selon son hypothèse, dans le cas brésilien, le récit construit autour du simulacre de « sauveur de la patrie », assumé par le discours de Bolsonaro, a acquis des formes et des tonalités liées à la sémiosphère religieuse brésilienne, et en particulier au

messianisme de matrice évangélique, qui n'a cessé de conquérir de nouveaux fidèles au cours des dernières décennies.

L'isotopie religieuse est également présente dans "La espiritualidad y la religión en la narcocultura. Una aproximación desde la semiotica", de María Luisa Solís Zepeda (Seminario de Estudios de la Significación, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla). En faisant appel à la sémiotique de la culture proposée par Lotman ainsi qu'à la sémiotique greimassienne, l'auteure prend pour objet d'analyse le commerce de la drogue au Mexique, compris comme une pratique qui relève d'une forme de vie spécifique. Elle révèle ainsi la relation complexe qui s'établit entre cette sous-structure et la sémiosphère de la culture mexicaine, en étudiant le rôle de la dimension religieuse dans la mise en tension de cette relation.

En ce qui concerne les crises et les transformations propres à la culture contemporaine, la contribution d'Anna Maria Lorusso (Università di Bologna), « Logique de l'information et sémiotique de la culture », étudie un ensemble de phénomènes hautement représentatifs des défis « véridictaires » auxquels la société actuelle se trouve confrontée : la « post-vérité », les « fake-news » et l'« infodémie ». En particulier, elle s'interroge sur les incidences des nouveaux médias sur ce que l'on considère comme la « réalité », ainsi que sur ses rapports avec la « vérité ». Son postulat central est que la « logique de l'information » contemporaine est fondée sur la confusion entre des « régimes de vérité » (Foucault), de sorte que les paramètres du « vrai » relèvent désormais exclusivement de l'« authenticité ». Sur la base de cette analyse, l'auteure met en évidence l'intérêt d'une sémiotique de la culture face à des approches strictement communicationnelles.

Le dernier article du dossier, « Covid-19. Le virus et ses variantes sémiotiques », de Denis Bertrand (Université Paris 8) et Ivan Darrault-Harris (Université de Limoges), nous plonge d'une manière encore plus radicale dans le temps présent, en étudiant les « convulsions » provoquées par le Covid-19. Il aborde des questions telles que les fluctuations de genre dans la désignation du (ou de la) Covid-19, le rôle actantiel du virus, l'inversion des valeurs, la dissémination du destinateur, la prolifération des anti-sujets (le virus et ses variantes), la crise véridictaire et les changements brusques dans les relations proxémiques induits par le virus. Les auteurs s'interrogent sur le monde « d'après la pandémie », ainsi que sur la possibilité qu'il s'agisse d'un monde paradigmatiquement différent du nôtre, dans lequel l'humanité serait organisée comme un actant collectif qui se mobilise contre le changement climatique ; utopie opposable à l'hypothèse, hélas plus probable, d'un retour précipité aux pratiques antérieures, dictées par la force culturelle de l'*habitude*.

En somme, considérant la fécondité de la réflexion sur *la* culture et sur *les* cultures en sémiotique, tout comme la nécessité de préciser la notion elle-même, ce dossier thématique de la revue *Estudos Semióticos* se réjouit de rassembler des articles théoriques et analytiques autour de ces trois grands axes qui sont au départ de notre réflexion et enrichis à l'arrivée par ces contributions : (i) la conceptualisation et la définition sémiotiques de la notion de « culture » (avec ses limites et ses frontières) ; (ii) la mise à jour des rapports entre la sémiotique et les autres disciplines qui étudient également la culture ; (iii) des analyses concrètes de phénomènes culturels contemporains, locaux ou globaux, des pratiques quotidiennes aux grandes crises transculturelles susceptibles de questionner l'efficacité heuristique des modèles existants et de mettre en évidence les dynamiques qui tendent les ressorts sociaux, entre persistance et transformation, perte et acquisition, transmission et invention. ●

Références

- ALONSO, Juan ; BERTRAND, Denis ; DARRAS, Bernard ; DI SCIULLO, Flore. *Actes du Colloque Sémiotique, implication et engagement*. Réseau Doctoral Grand Paris Sémiotique RD-GPS, 19-20 octobre 2018, à paraître.
- BASSO, Pierluigi. *Vers une sémiotique écologique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*. Limoges : Lambert-Lucas, 2017.
- COLAS-BLAISE, Marion. Forme de vie et formes de vie. *Actes Sémiotiques* [En ligne], 115, 2012. Consulté le 29/04/2020. URL : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2631>
- DESCOLA, Philippe. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard, 2005.
- DISCINI, Norma. *Corpo e estilo*. São Paulo: Contexto, 2015.
- FONTANILLE, Jacques ; COUÉGNAS, Nicolas. *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*. Limoges : Pulim, 2018.
- FONTANILLE, Jacques. *Formes de vie*. Liège : Presses Universitaires de Liège, 2017.
- GEERTZ, Clifford. *A interpretação das culturas*. Rio de Janeiro: Guanabara Koogan, 1989 [1973].
- GREIMAS, Algirdas Julien ; COURTÉS, Joseph. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette, 1979.
- GREIMAS, Algirdas Julien ; FONTANILLE, Jacques. Le beau geste. In : Jacques Fontanille (dir.), *Les formes de vie / Forms of Life. Recherches Sémiotiques - Semiotic Inquiry* (RSSI), vol. 13, n° 1-2, 1993.
- LANCIONI, Tarcisio. Appareils de capture. Pour une sémiotique de la culture. *Actes Sémiotiques* [En ligne], 118, 2015. Consulté le 30/04/2020. URL : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5399>
- LANDOWSKI, Eric. *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique*. Paris : PUF, 1998.

LEONE, Massimo. Semiótica de lo bárbaro: para una tipología de las inculturas. *Signa: revista de la Asociación Española de Semiótica*, n° 21, 2012.

LORUSSO, Anna Maria. Sémiotique et culture. In : BIGLARI, Amir (éd.). *La sémiotique et son autre*. Paris : Kimé, 2019.

LOTMAN, Yuri. *La semiósfera I. Semiótica de la cultura y del texto*. Madrid: Cátedra, 1996 [1984].

MARRONE, Gianfranco. *Sémiotique et critique de la culture. Espace, nourriture, nature, objets*. Limoges : Pulim, 2017.

MARSCIANI, Francesco. *Les arcanes du quotidien. Essais d'ethnosémiotique*. Trad. R. Trope. Limoges : Pulim, 2017.

RUIZ MORENO, Luisa; ZINNA, Alessandro. *Tópicos del Seminario*, vol. I-III, "La inmanencia en cuestión", n. 31, 32, 33. Puebla, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, 2014-15.

SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*, 1916.

Culture, cultures: which semiotic approaches?

 ESTAY STANGE, Verónica

 BARROS, Mariana Luz Pessoa de

Como citar este artigo

ESTAY STANGE, Verónica; BARROS, Mariana Luz Pessoa de. La culture, les cultures : quelles approches sémiotiques ? *Estudos Semióticos* [online], volume 17, número 2. Dossiê temático: “A Semiótica e a cultura”. São Paulo, agosto de 2021. p. i-xii. Disponível em: <www.revistas.usp.br/esse>. Acesso em: dia/mês/ano.

How to cite this paper

ESTAY STANGE, Verónica; BARROS, Mariana Luz Pessoa de. La culture, les cultures : quelles approches sémiotiques ? *Estudos Semióticos* [online], vol. 17. 2. Thematic issue: “Semiotics and culture”. São Paulo, august 2021. p. i-xii. Retrieved from: <www.revistas.usp.br/esse>. Accessed: month/day/year.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0.

This work is licensed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 License.

